

—

**SARKIS**

—

DIRIMART



# THE ART NEWSPAPER

## News

**Sotheby's** MODERN ASIAN ART  
 AUCTION HONG KONG OCTOBER 20  
 NOW ACCEPTING CONSIGNMENTS

NEWS

### Centenary of Armenian massacre to be marked at Venice Biennale

The Armenian pavilion will include four works by Sarkis, who is also representing Turkey at the event

by GARETH HARRIS





A group exhibition featuring 18 artists from the Armenian diaspora due to open at the Venice Biennale (9 May–22 November) will, says the Armenian government, commemorate 100 years since the mass killing of more than one million Armenians by Ottoman Turks during the First World War. In a controversial move, the exhibition in the national pavilion of Armenia, entitled *Armenity* (6 May–18 October), will also include four works by the Paris-based, Turkish-Armenian artist Sarkis, who is representing Turkey at the biennial.

*Armenity* will be held on the San Lazzaro degli Armeni island, which is home to an Armenian Catholic monastery and is the headquarters of the Mekhitarist Order. Adelina Cüberyan von Fürstenberg, the curator of the exhibition and founder of the non-governmental organisation Art for the World, said in a statement posted online: "In honour of the 100-year commemoration of the Armenian Genocide of 1915, the Pavilion of the Republic of Armenia provided an occasion to rethink the notion of Armenianness and broaden this reflection to the concepts of identity and memory, justice and reconciliation, in the name of which many contemporary struggles are still taking place."

The Armenian government says more than 1.5 million of its citizens were killed, or starved, when they were deported by Ottoman forces from Eastern Anatolia to the Syrian desert in 1915. The centenary will be marked on 24 April, the date when Ottoman authorities began arresting Armenian community leaders in Istanbul.

The Turks have never accepted the term "genocide" but acknowledge that vast numbers of Christian Armenians died in conflict with Ottoman soldiers during the First World War, when Armenia was part of the empire ruled from Istanbul.

Sarkis will show four works in the Armenian pavilion including *Danseuse dorée en haut du toit* (2012) and *Atlas de Mammuthus Intermedius* (2014). The latter consists of a 150,000-year-old mammoth bone, incorporating the artist's Swatch and Armenian lace. His work for the pavilion of Turkey, entitled *Respiro*, will be unveiled during the vernissage. "I hope that all the codes embedded in *Respiro* will offer openings and possibilities to revisit histories of humanity," he says.

The artist tells *The Art Newspaper* that he has worked with von Fürstenberg on other projects since 1974. "I am fond of her idea of a constellation of artists from different parts of the world coming together [for *Armenity*]. I am also a teacher; I believe in new generations producing," he says.

"It is very important for me to keep the production going, for culture but also to keep the dialogue open. We are the link between two pavilions. We are the breath. Whoever thinks otherwise is free to think so, of course."



# De l'art, des armes et des larmes

À la Biennale d'art contemporain de Venise, le parcours remarquable conçu par le Nigérian Okwui Enwezor dresse un panorama sombre et mélancolique du monde actuel

## ART

VENISE - en pages spéciales

Allez voir le pavillon anglais : exceptionnel ! • Ou bien François Pinault, auquel on doit ce conseil, se moque du Monde — ce qui est le plus probable —, ou bien le voilà saisi du démon de midi. À moins qu'il n'ait décidé de se mettre à fumer les œuvres de l'artiste britannique Sarah Lucas sont d'une vulgarité sans nom. Corps féminins tronqués, nus, ça va de soi, dans des postures obscènes, avec des cigarettes fichées dans des crânes naturels rarement utilisés, même par les plus tabagiques. Le tout dans une dominante, sculptures et murs compris, jaune ardoise.

Bienvenue à la 56<sup>e</sup> Biennale d'art contemporain de Venise, laquelle est placée cette année sous le signe de la nature, des arbres et des bons sentiments écologiques — du moins dans les pavillons nationaux. Car, plus que jamais, ce sont plusieurs biennales réunies en une, longue addition d'expositions nationales — il y en a quatre-vingt-neuf en tout, jusque dans le salon d'arrivée de l'aéroport — et d'événements collatéraux de tous genres, collectifs ou individuels, actuels ou plus historiques — une cinquantaine répartis, là encore, partout dans la ville. Le visiteur consciencieux est, un fin de journée, un pionnier fatigué.

### Deux biennales distinctes

Dans les Giardini comme à l'Arsenal, qui sont les sites essentiels de la manifestation, il y a clairement deux biennales distinctes : d'une part, les représentations des États, choisis par chacun d'eux, de façon plus ou moins judicieuse, selon des impératifs locaux, sans concertation entre les pays ni avec les organisateurs. Et, d'autre part, il y a, aux Giardini, le pavillon international et, à l'Arsenal, la première moitié du parcours, qui ont été tous deux conçus par le commissaire général de cette édition, Okwui Enwezor. Ce dernier, qui l'on a vu au travail à Canal One de la Documenta 2001 et lors de la Triennale de Paris en 2011, pour ne citer que deux de ses réalisations, a pour habitude de construire ses expositions, de les vouloir cohérentes, de ménager des corrélations entre les œuvres et, mérite tout aussi précieux, de savoir les disposer dans l'espace.

Aussi, à l'Arsenal, la différence est-elle thé-

Sarkis et son installation « Respire », à l'Arsenal de la Biennale de Venise, le 5 mai. ACCESSOIRS MARCO TOFFI / LE MONDE



rialisée par Okwui Enwezor est l'une des réussites les plus convaincantes qu'il nous ait été de voir dans ces lieux qui ne sont guère commodes en raison de leurs dimensions coloniales et des colonnes de briques qui s'y alignent. De ces difficultés, il tire parti en faisant occuper larges espaces et salles plus réduites, en exigeant du visiteur qu'il revienne parfois sur ses pas, s'engage dans des recoins, demeure à tout instant attentif.

L'idée générale est affirmée dès l'entrée, qui associe les mots écrits en néon de Bruce Nauman — « War », « Death », « Pain » — aux bulles de coque de l'Abolitionnisme. Elle est tenue jusqu'à l'épilogue : les huit toiles de Georg Baselitz, nus masculins de près de cinq mètres de haut chacun, devant lesquels il est difficile de retenir le mot si galvaudé de chef-d'œuvre. Et, juste derrière, les photographies du groupe nigérian *Invisible Borders*, qui, depuis 2009, écrit l'histoire de l'Afrique subsaharienne, de ses frontières, de ses luttes. Enwezor est né au Nigeria et la géopolitique est la notion centrale qui structure son projet. Il se lit sur des cartes, telles celles que dessine la Vietnamiense Tiffany Chung, et avec des armes fixes, comme en l'imagine Abu Bakari Mamoudou, né en Sierra Leone. Elle produit des désastres, comme ceux à partir desquels le Chinois Cao Fei fabrique des diaporamas miniatures effrayants. Temporisants de Barthélémy Toguo ; dessins objectifs de Massimiliano Sestini qui tous deux vivent tantôt en France, tantôt dans leur pays natal, Chineson pour l'un et Algérien pour l'autre ; assemblages de tissus roués de la Bi-

historiques de sa vision de l'art : Walker Evans, Marcel Broodthaers, Robert Rauschenberg, Fabio Mauri, Christian Boltanski, Chris Marker, Hans Haacke. Les côtoient la Péruvienne Teresa Burga, le Japonais Tetsuya Ishida, le Britannique Jeremy Deller. Ce qu'ils ont en commun ? L'absence d'illusions et la volonté acharnée de donner une forme visuelle irréfutable à ce qu'ils savent du monde contemporain. À bien des égards, Enwezor dresse un acte d'accusation : biennale politique — mais pas forcément bien-pensante, comme en témoigne la présence à l'Arsenal du Yusef Kufayj Alarman, dont les déclarations publiques contre les révoltes du parc Gezi en août 2013, au moment où les intellectuels et journalistes laïques étaient emprisonnés, restent dans les mémoires. Biennale sombre. On voit mal comment, dans les circonstances actuelles, il pourrait en être autrement.

### Déploration et exaltation

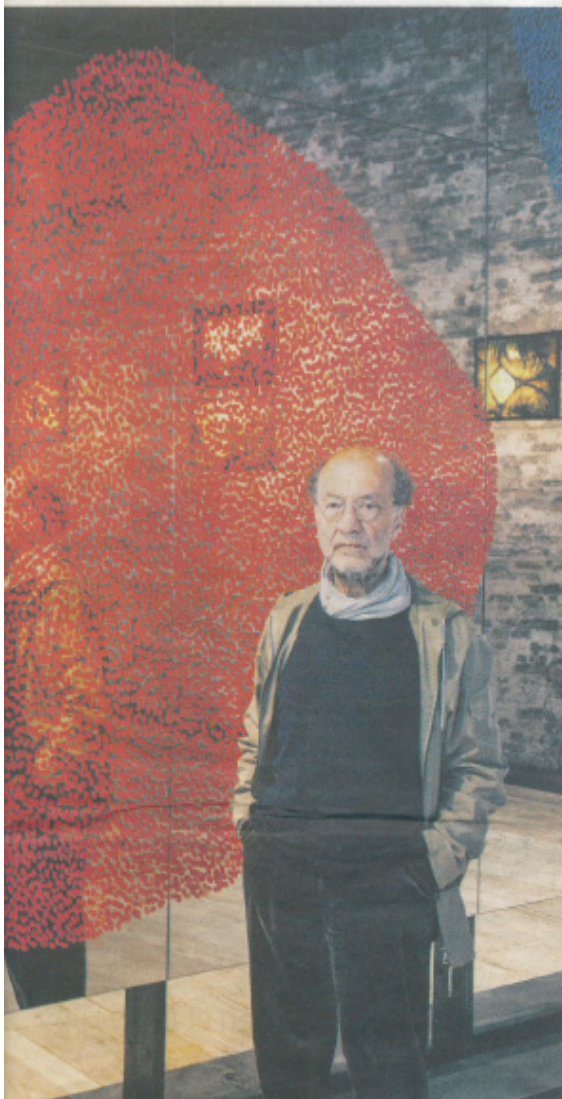
Sur ce constat, la plupart des artistes invités des pavillons nationaux sont d'accord. En témoignent, dans le pavillon serbe, Ivan Grubanov : son installation intitulée *United Dead Nations* est constituée d'armes de différents décennies et d'échelles, posés au sol, qui tous ont un jour symbolisé un pays aujourd'hui disparu : la Yougoslavie (1918-2003), l'Empire austro-hongrois (1867-1918) ou la RDA (1949-1990), on en oublie et lui aussi. S'il y a des pays qui n'existent plus, on en découvre, plus poétiques puisque personne n'est mort pour eux, d'autres qui n'existent pas. Le jeune commissaire d'exposition Dimitri Chekov consacre

l'économie souterraine, ce qui en Italie en général et à Venise en particulier prône à secourir. Sans que, plastiquement, c'est indéniable : un labyrinthe conçu par des cabrinistes, avec trois travailleurs cachés sur le toit, et donc invisibles des visiteurs, sauf quand ils leur balancent des boomerangs fabriqués par eux-mêmes. On n'en a pas vu voler.

On a vu à l'inverse, léviter et se déplacer lentement les pins — et leurs grosses moites de terre rouge — qui sont les héros de l'installation du Français Cécile Bourrier-Maugenot, techniquement irréprochable. De façon probablement fortuite, elle rejoint ce qui apparaît vite comme l'une des thématiques des pavillons, la déploration des désastres que l'homme inflige à la nature et l'exaltation de celle-ci du temps où elle était vierge.

L'Américain Joan Jonas veut inciter — vidéos et installations à l'appui — à renouer avec le monde animal. Le pavillon des îles Tuvalu déplore la montée des eaux en forçant le visiteur à mouiller ses chaussures. Le Néerlandais Herman de Vries fait avec élégance l'éloge des pierres, des végétaux, des roses de Damas et de l'eau pure. Autriche, Corée du Sud, Océanie : les uns dénoncent la fin du monde ancien, les autres la venue d'un nouveau monde d'ardidées. Avec d'innocentes réserves, chaque fois, mais en abusant souvent du documentaire passablement ennuyeux ou du symbolisme excessivement appuyé. À la longue, ces bons sentiments finissent par lasser et la vulgarité défilante n'est mort pour eux, d'autres qui n'existent pas. Le jeune commissaire d'exposition Dimitri Chekov consacre

PLACÉE SOUS LE SIGNE DE LA NATURE, DES ARBRES ET DES BONS SENTIMENTS ÉCOLOGIQUES, LA 56<sup>e</sup> BIENNALE DE VENISE REGROUPE EXPOSITIONS NATIONALES ET ÉVÉNEMENTS COLLATÉRAUX



## A Venise, le plasticien Sarkis réconcilie Turcs et Arméniens

L'Anatolien d'origine arménienne, choisi par Ankara pour occuper son pavillon national, a voulu une exposition comme « un Big Bang »

RENCONTRE

**C**ela a fait un grand boom dans ma tête ! » Sarkis a bien cru que son cerveau explosait, quand il a appris, depuis son exil parisien, que la nation turque lui proposait de la représenter à la Biennale de Venise, qui se tient jusqu'au 22 novembre. Lui, l'Anatolien d'origine arménienne ! En ce printemps, où se multiplient les hommages au million et demi de morts du génocide de 1915, le symbole tient de la déflagration. Il le sait trop bien, ce petit homme né Zabunyan, en 1938, et élevé à réparer les souliers à Istanbul, sur l'état de son oncle.

Comment, pourquoi accepter ? « Dans la soirée chez qui j'étais invité, il y avait beaucoup d'amour, confie le plasticien, cofondateur de professeurs Tourjanos et lunettes de grand sage. Mais j'ai eu besoin de voir dans leurs yeux quelle conscience ils avaient de tout cela : si tu ne considères pas la politique, tu ne fais que t'évaporer. » Il a fini par signer : « En plus, je suis aussi invité, avec une dizaine d'artistes de la diaspora, au pavillon arménien, monté cette année à Venise par la mécène Adeline Cüberyon von Furstenberg : on peut dire que je suis l'homme le plus convoité du monde ! »

Deux son regard, autant de pétillante malice que d'insécurité profondément ancrée quand nous le rencontrons dans l'ancienne imprimerie de Villejaff (Val-de-Marne) où il vit depuis 1964. Une cavernes d'Ali Babà où Sarkis a rassemblé cinquante ans de carrière, mais aussi de curiosités en cabinet : comme une mise en scène de tout ce qui fourmille et déboude sous son chapeau de feutre péruvien — dit d'ici destinée à l'un de ses mentors, l'activiste et journaliste Joseph Beuys (1921-1986).

Derrière la vitrine, s'accroissent donc un crâne tibétain senti d'urgence, une chapelle ardente et ses vitraux, des figurines en plastique du Seigneur des anneaux, un visage italien du XVIII<sup>e</sup> siècle, un costume de moine burlesque,

**A Venise, hors de question « d'utiliser le génocide comme un sujet ». « Je veux arroser d'amour la terre, repousser tout ce qui relève du négatif », dit Sarkis**

rebelle, qui crée un coiffeur malintentionné japonais et Palestiniens, ou le Shoah de Claude Lanzmann, qui fait sortir la douleur par le bois de la parole ». Mais aussi le réalisateur Sergueï Paradjanov (1924-1998), son maître absolu, « qui a fait de la souffrance de sa vie un trésor ».

Réparer, donc. Il s'y adonne, comme l'évoquait dans ses ateliers ces photographies déchirées représentant les grands tragédies du siècle passé, que Sarkis caustique à l'encre, selon une technique japonaise du XVI<sup>e</sup> siècle. « L'essentiel est de ne pas cacher la réparation, mais de la révéler. » Ne pas cacher la douleur, non plus.

Comme nul autre, l'artiste connaît l'imagerie de la souffrance. Intense amoureux du Christ crucifié du Retable d'Isenheim, il est aussi « grand expert du Cri de Munch, qui l'accompagne depuis [ses] 15 ans ». Cette scène lui a inspiré des digressions par centaines : taches de peinture sur fond blanc, dont il laisse travailler l'eau de graisse, telles les ondes émanant du barillement, jusqu'à cet instant où le cri s'épuise.

Mais son installation à Venise ne joue pas de ce registre. Hors de question « d'y être illustratif, d'utiliser le génocide comme un sujet » : « Au contraire, je veux arroser d'amour la terre, repousser tout ce qui relève du négatif » Pourtant, comment composer avec l'arrangement schématisé d'une nation ? Avec le silence du péne, qui avait 5 ans en 1915, et n'a jamais dit mot à son fils de la tragédie ? Avec le souvenir de sa mère, elle « qui ne connaissait pas même le mot de "génocide", qui parlait juste de l'école... Et moi jamais voulu quitter la Turquie » ? « Leur silence est resté en moi, j'ai besoin, aujourd'hui, de réparer. » Mais pas dans la douleur.

En cœur battant de son pavillon, Sarkis a donc installé deux immenses nez-en-ciel de néon qui palpitent jour et nuit, tels « une accumulation d'énergie, un Big Bang ». Une explosion, encore, mais comme une renaissance possible. ■

EMMANUELLE LOQUEUX

## Pour les artistes français, la Biennale apporte une gloire de courte durée

ART

**N**ombroix sont les artistes à rêver d'un pavillon national à la Biennale de Venise. C'est que ce grand roulot de l'art contemporain offre une visibilité inespérée : plus de 400 000 visiteurs en moyenne à chaque édition. Malgré l'effet de loupe, l'impact de cette grand messe reste relatif sur la carrière des plasticiens français.

À Venise, l'année 1964 marque un tournant et un coup d'arrêt en ce qui concerne l'influence de la représentation hexagonale sur l'art international. Un jeune Américain, Robert Rauschenberg, décroche alors le Lion d'or à la barre de Roger Bissière, de trente-neuf ans son aîné, émissaire d'une école de Paris essouffée. L'honneur sera sauf quand Daniel Buren, locataire du pavillon français en 1986, se voit décerner le Lion d'or.

Cette récompense a-t-elle pour autant bouleversé son parcours ? Pas vraiment. « Au même moment, mon intervention au Palais-Ducale à Paris a été diffusée dans

ren. Et d'ajouter : « Cela aurait peut-être fait la différence si j'avais eu le pavillon dix, quinze ans avant. Les gens auraient alors fait une découverte. En 1986, j'étais déjà connu. »

**Exercice à double tranchant**  
Idem pour Christian Boltanski, qui, en 2001, avait 67 ans et une population d'expositions derrière lui. En effet, plus que pour tout autre, le choix de César pour représenter la France en 1995 était à contretemps.

S'il avait été invité en 1964, année fatale pour la France, la carrière du nouveau réaliste aurait sans doute connu une autre tournure. Trois ans avant sa mort, il ne risquait guère d'en tirer les fruits.

L'exercice, pour les créateurs en milieu de carrière, est à double tranchant. Une prestation insatisfaisante risque de porter un coup au désir des professionnels internationaux. Sophie Calle s'en est bien sortie en 2007 : son exposition inspirée d'une rupture amoureuse a, depuis, circulé dans vingt musées dans le monde.

Mais la Biennale profite plutôt aux plus jeunes artistes. Même si, là encore, rien n'est acquis. L'effet d'entraînement fut modeste dans le cas de Fabrice Hyber, gratifié d'un Lion d'or en 1997, à l'âge de 36 ans. « Ce m'a donné d'un coup une visibilité mondiale. Mais ça n'a pas changé ma vie, reconnaît-il. Beaucoup d'institutions neont invité dans la foulée, juste parce que j'avais eu le Lion d'or, mais j'ai refusé parce que je ne les connaissais pas. »

**« Il y a une telle densité de projets qu'on ne sait où donner de la tête »**

KAROL MENONOUR

derme de la Ville de Paris et au Centre Pompidou. C'est venu confirmer un mouvement qui ne dessinait et une attention qui avait déjà été déclinée. En deux ans, les chœurs s'étaient enchaînés », constate-t-il. Tout est donc question de timing. Il faut toutefois plus qu'un bon tempo pour sortir aujourd'hui du lot.

Rappellons-le, quatre-vingt-neuf pays sont en compétition cette année. « Il y a une telle densité de projets qu'on ne sait où donner de la tête, remarque le galeriste parisien Karol Menonour. Le problème, c'est que les professionnels ne sont à Venise que trois, quatre jours. Ils y retournent rarement après. »

Dans le grand roulot continu de l'art contemporain, un clochasse l'autre. Peu de créateurs ont de fait échappé à l'oubli. Pour célébrer le centenaire de la Biennale en 1995, Christian Boltanski avait publié un livre recensant les noms des milliers d'artistes qui y avaient participé. Et de constater : « Seuls 40 % d'entre eux ont laissé une trace. »

L'accélération fut plus palpable dans le cas de Pierre Huyghe. C'est que la Biennale de 2001 arrivait à point nommé : l'artiste venait de figurer dans des expositions col-

lectives à l'Institut du monde arabe,

Alors, être turc à Venise, lui qui se définit « sans frontières, hors nation » ? C'était nécessaire. « Ne nait-il ce que pour accompagner l'éveil de la société civile turque, qui a une conscience nouvelle de cette tragédie : beaucoup de citoyens l'ont montré, après l'assassinat du journaliste arménien de Turquie Héant Dink, en 2007 », assure-t-il. Sarkis, violemment attaqué en 2001, « avec des accents de Joseph Goebbels », par l'extrême droite, qui l'accusait de « feindre en fait la scène artistique turque », n'a pas de rancune.

Réputé pour ses talents de pédagogue, Sarkis a gardé de son enfance de petit condottiero cet art essentiel : la réparation. De grands modèles l'ont aidé à le perfectionner, « comme Daniel Bo-

8 mai 2015  
Joyeux anniversaire, Keith

